

Mémoire du quartier

La mégère de la rue Daguerre

Août 1942. Il fait chaud à Paris, mais c'est l'hiver, la période noire de l'occupation nazie.

Le 16 juillet, la police française a raflé, sur ordre de Bousquet et de Darquier de Pellepoix, 13 000 juifs parisiens. Les affiches rouges de von Schaunburg, commandant du "Groß Paris", menacent : les parents masculins, ascendants et descendants, des "terroristes" seront fusillés, les femmes condamnées aux travaux forcés et les enfants de moins de 17 ans enfermés. Le 23 juillet, trois jeunes FTP condamnés à mort dans l'affaire de la rue de Buci ont été guillotins.

(1) Le 31, des centaines de chars ont patrouillé dans les grandes artères de Paris.

Lise London raconte (2) :

"Notre direction de l'Union des femmes de l'Ile-de-France décide de relever le gant en organisant une action spectaculaire (...) pour prouver l'impossibilité de venir à bout de la Résistance par la terreur.(...) La manifestation de masse se déroulera dans un quartier populaire avec le soutien et la protection de groupes de partisans. Le choix se porte sur le quartier Denfert-Rochereau où se trouve, au coin de la rue Daguerre, un des plus grands magasins Félix Potin de Paris". Il s'agit donc d'une manifestation de femmes organisée par des femmes. La date retenue est le samedi 1er août. Lise est chargée de la coordination et c'est elle qui, à 16 heures, devra prendre la parole pour déclencher l'action. La directive est rapidement répercutée du haut en bas de la pyramide jusqu'aux groupes de base formés de trois femmes.

Le 1er août, en début d'après-midi, Lise retrouve Viviane (nom de guerre d'une infirmière responsable d'un comité parisien) sur le quai de la station Mouton-Duvernet. Viviane doit suivre Lise comme son ombre et garder en main les tickets de métro qui permettront aux deux femmes de s'engouffrer dans la station Denfert-Rochereau, dès que l'action sera terminée.

"J'enfile le ciré noir et coiffe le béret qu'elle m'a apporté. J'ai ainsi la silhouette de Michèle Morgan dans "Quai des Brumes", adoptée par de nombreuses Parisiennes." Trois partisans, chargés de la protection, accompagnent Lise et Viviane dans la rue Ernest Cresson pour permettre aux quinze FTP dispersés sur les trottoirs de les reconnaître : *"Lentement, en bavardant, nous cheminons au milieu de cette rue (...) et revenons sur nos pas pour leur donner le temps de bien nous "photographier"."*

Quelques minutes avant le début de la manifestation on remarque, dans la queue qui s'est formée devant Félix Potin, des femmes endimanchées parmi lesquelles les dirigeantes des comités et leurs recrues ; toutes portent un sac à provisions où sont dissimulés tracts et papillons. Peu avant l'ouverture, des vendeurs dégagent la porte d'entrée du magasin. Lise et Viviane se postent en face, sur le trottoir. Les manifestantes affluent de partout. La rue Daguerre est pleine à craquer.

Lise London se souvient :

“Je grimpe sur un étal au coin de l'avenue d'Orléans et harangue la foule : « L'occupation avec son cortège de malheurs, de restrictions, de crimes a assez duré... Il est temps d'agir. Les Français doivent refuser de travailler pour la machine de guerre allemande (...) Femmes, empêchez vos maris, vos fils de partir travailler en Allemagne (...) C'est le moment de passer à la lutte armée (...) Le deuxième front va bientôt s'ouvrir. La libération approche ».” Tracts et papillons sont lancés sur la foule qui entonne La Marseillaise. À ce moment, un vendeur de chez Potin essaie de déséquilibrer Lise en lui saisissant une jambe. D'un coup de pied, elle se dégage mais un agent de police la saisit à bras-le-corps. Elle se débat, réussit à lui échapper et remonte la rue Daguerre en courant. Des coups de feu éclatent. Des sirènes de police hululent. Peu après, elle se retrouve seule dans le cimetière Montparnasse, se défait derrière une tombe du ciré noir et du béret. Mais Viviane a disparu. Lise n'a plus de sac, pas un sou et pas de ticket de métro. Elle va vers Montparnasse et s'arrête rue d'Odessa où elle espère retrouver une amie qui, malheureusement, est absente. La concierge, “une brave femme”, lui donne des vêtements et un peu d'argent.

Plus tard dans la journée, des camarades lui apprennent que pour protéger sa fuite deux FTP ont tiré sur les policiers trop zélés qui la poursuivaient, revolver au poing. Blessés, les flics se sont écroulés sur le pavé. Un officier allemand, témoin de la scène, a dégainé et tiré sur la foule. Un partisan l'a abattu et blessé grièvement.

Le lendemain, dans un appel à la population, de Brinon, ministre de Pétain, se déchaîne contre “La mégère de la rue Daguerre”. La presse reprend ce qualificatif. Du coup, la manifestation a un large écho dans le pays.

Le mercredi 12 août, Lise a rendez-vous avec Gérard, son mari (3), dans l'appartement d'un ami au 22, rue Copernic. Voici son récit : *“Je commence à monter l'escalier, bruyamment à cause de mes semelles en bois. Des bruits de voix me parviennent des étages supérieurs. Je m'arrête sur le palier de l'entresol où se trouve la loge des concierges et fais semblant d'arranger ma coiffure (...) Les voix se rapprochent. Je reconnais celle de Gérard, qui, ayant entendu mes pas, essaie de me faire comprendre qu'il y a péril en la demeure. Je dévale les*

escaliers et me retrouve dans la rue. La concierge, qui guettait derrière son rideau, lance l'alerte : « Elle est là ! Elle vient de descendre... » Un inspecteur, revolver au poing, se lance à la poursuite de la jeune femme et la rattrape. Les flics sont jeunes. *“Pourquoi nous arrêtez-vous ?”* proteste Lise. *“Vous êtes des Français, vous ne pouvez pas travailler pour les Allemands. Laissez-nous partir...”* Insensibles aux arguments patriotiques, ils embarquent Lise et Gérard au commissariat.

Lise apprendra plus tard que c'est sur la dénonciation d'un indicateur de police chargé de surveiller le quartier Odessa que la police a pu remonter jusqu'à la planque de la rue Copernic et tendre la souricière. La concierge de la rue d'Odessa sera arrêtée peu après et mourra à Ravensbrück.

Si l'Histoire a retenu le nom de Lise London, elle a, en revanche, oublié ceux des agents, inspecteurs et indices de la police de Vichy, de l'employé collabo de Potin, de la concierge pétainiste de la rue Copernic et autres salauds très ordinaires.

Après huit jours et huit nuits d'interrogatoires, Lise London est transférée à la Petite Roquette. Elle échappe à la peine capitale parce qu'elle est enceinte, mais sera déportée à Ravensbrück. Elle a aujourd'hui 88 ans.

Jacques Bullot, d'après le récit de Lise London

(1) Le 31 mai 1942, un groupe de femmes communistes emmené par une jeune institutrice manifeste, rue de Buci, devant un entrepôt de marchandises destinées à l'Allemagne, ameute les ménagères et les incite à se servir en boîtes de conserve, sucre etc. La police charge. Les FTP (Francs-Tireurs et Partisans, groupe de résistance contrôlée par le PCF) chargés de la protection ripostent. Arrêtés et déferés devant une cour spéciale, ils sont condamnés à mort.

Prévert a écrit dans “Paroles”, en 1942, le pathétique “La rue de Buci maintenant...”

(2) “La mégère de la rue Daguerre”, éditions du Seuil, 1995.

(3) Gérard n'est autre que Artur London, l'auteur de “L'Aveu”.

Encadré 700 C.

Fragment du poème de Jacques Prévert intitulé “La rue de Buci maintenant”, écrit en 1942, publié dans “Paroles”.

(...) et la misère debout fait la queue aux portes du malheur
aux portes de l’ennui
et la rue est vide et triste
abandonnée comme une vieille boîte au lait
et elle se tait.

Pauvre rue qui ne veut plus qui ne peut plus rien dire
pauvre rue dépareillée et sous-alimentée
on t’a retiré le pain de la bouche
on t’a arraché les ovaires
on t’a coupé l’herbe sous le pied
on t’a rentré tes chansons dans la gorge
on t’a enlevé ta gaieté
et le diamant de ton rire s’est brisé les dents
sur le rideau de fer de la connerie et de la haine
et les gosses du quartier ne sortent plus de chez le
 boulangier souriants en mangeant la pesée...